

avant, se massent à cinquante mètres de l'animal aux abois. L' "hallali par terre" éveille tous les échos de la forêt. Le premier piqueur, Armand, présente la carabine à la châtelaine, qui, la tendant au grand duc :

— Monseigneur, dit-elle, c'est à vous de servir le cerf aujourd'hui... Prenez !

Déjà, le grand duc a mis pied à terre... Il marche jusqu'à vingt pas de l'animal, et d'un mouvement rapide, comme s'il tirait au jugé, fait feu. Un maître coup ! L'animal, atteint au défaut de l'épaule, tombe et reçoit de la main grand duc le suprême coup de dague.

Il est quatre heures, et c'est à cinq que Son Altesse doit prendre congé. Il semble que le cerf ait mis de la coquetterie à se faire prendre à temps. Cortigiano ! comme on dit dans *Rigoletto*.

Le sacrifice accompli, la duchesse d'Uzès offre au grand duc les crochets et la tête de la victime.

— Madame, répond Son Altesse, je prendrai seulement les crochets... comme souvenir !

— Acceptez les bois tout au moins !...

— Ce serait de l'indiscrétion !...

Mais ce que femme veut !... Le grand duc a pris les bois. Le pied revenait de droit à la grande duchesse.

Demain vendredi, Leurs Altesses chassent chez le Président de la République. Et l'on m'apprend que quelques directeurs de théâtre se sont entendus pour leur offrir, avant leur départ une émouvante chasse à... l'ours.

PARIS.

Saint-Norbert, Manitoba.

9 décembre.—Les élections de notre Association Saint-Jean-Baptiste viennent d'avoir lieu, et je vous en transmets le résultat.

Assemblée de l'Association Saint-Jean-Baptiste tenue dans la salle ordinaire des séances, le 7 décembre 1884.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

Proposé par M. J. Bte Fillion, appuyé par M. R. Lauzé, que M. Pierre Parenteau soit élu président.—Agrée.

Proposé par M. Ls Marceil, appuyé par M. R. Lauzé, que M. Aimé Beaulieu soit élu vice-président.—Agrée.

Proposé par M. J. Bte Fillion, appuyé par M. L. Marceil, que M. Ephrem Marion soit élu secrétaire et M. Flavien Baril, assistant-secrétaire.—Agrée.

Sur la proposition de M. Romuald Lauzé, appuyé par M. Joseph Bellerive, MM. J. B. Fillion et George Saint-Godard sont élus respectivement Trésorier et assistant.

Proposé par M. J. Bte Fillion, que M. J. Bte. Carrière et Moise Marion soient élus commissaires-ordonnateurs.—Agrée.

Sur la proposition de M. Romuald Lauzé, les messieurs dont les noms suivent sont élus membres du comité de régie : MM. A. Saint-Godard, Isidore Baril, Joseph Bellerive, Théodore Poulin et Pierre Bernier.

M. le trésorier présente le rapport suivant :

| CAISSE | |
|---------------------------------|---------|
| Recettes..... | \$22.20 |
| Dépenses..... | 6.00 |
| Balance en caisse..... | \$ 6.20 |
| ACTIF DE LA SOCIÉTÉ | |
| Balance en caisse..... | \$ 6.20 |
| Arrérages de contributions..... | 63.80 |
| Total..... | \$70.00 |

Sur proposition de M. J. Bte. Fillion, appuyé par M. J. Bte. Carrière, les membres de la société sont priés de se conformer aux règles.

Proposé par M. J. Bte. Fillion, appuyé par M. J. Bte. Carrière, que le procès-verbal de la présente réunion soit publié dans le journal *Le Manitoba*.—Agrée.

Sur proposition de MM. Romuald Lauzé et Marceil, l'assemblée s'ajourne au premier dimanche de janvier prochain.

EPHREM MARION.

Secrétaire.

LE COIN DE FANCHETTE.

(Conté de ma Grande-Mère.)

Marie, dès l'âge de douze ans, aidait sa mère dans tous les travaux de la maison.

Le matin, elle habillait son petit frère Georges et sa petite sœur Hélène ; le soir, elle les déshabillait et restait près d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent endormis.

A midi, elle mettait la table, pendant que sa mère achevait de préparer le repas. Elle posait la serviette au cou de Georges et d'Hélène, puis elle allait prévenir son père que le dîner était prêt.

Mathurin, le père de Marie, était menuisier.

C'était un très bon ouvrier, toujours levé de grand matin, toujours gai. Du bout de la rue on entendait le bruit de son rabot en même temps que ses chansons.

Quand Marie ouvrait la porte de l'atelier et disait : "Papa, on vous attend pour dîner," Mathurin répondait : "On y va, on y va, Madame !"

C'est ainsi qu'il appelait Marie, parce que Marie était une petite femme de ménage.

"Vive l'heure de la soupe," disait Mathurin en se mettant à table, et il se frottait ses mains de joie, tant il était heureux de se trouver tranquille un moment, avec sa femme et ses enfants.

Après le repas, c'était Marie qui apportait à son père la tasse de café, où elle versait quelques gouttes d'eau-de-vie.

Quelquefois Mathurin disait en riant : "Encore, encore !" Mais Marie remettait la bouteille dans l'armoire.

— Non, répondait-elle, en riant aussi, vous savez bien, père, que maman veut que ce soit dix gouttes, les jours de semaine, et douze gouttes le dimanche.

— On n'est donc plus le maître chez soi ? disait Mathurin. Alors, je m'en vais au cabaret.

Marie savait bien que son père ne parlait pas sérieusement ; il n'y avait pas de danger que Mathurin allât au cabaret ; il était bien trop content de prendre son café tout doucement, en regardant jouer ses trois enfants ; car Marie aimait à jouer aussi quand c'était l'heure, et elle s'en donnait à cœur joie.

Personne ne savait mieux qu'elle lire, écrire et compter, si bien qu'à la maison, le samedi, quand sa mère était fatiguée, c'était souvent Marie qui faisait les comptes.

La pauvre mère de Marie, n'était point forte ; elle était souvent malade, et alors elle pleurait en regardant ses petits enfants.

"Que deviendront-ils, pensait-elle, quand je ne serai plus là ? Que deviendra mon pauvre homme ?" Mais elle pensait : "Heureusement Marie sera là pour le remplacer."

Enfin, la pauvre mère fut obligée de s'aliter. Elle sentit bien que c'était pour la dernière fois.

Souvent elle appelait Marie près de son lit ; elle lui faisait toutes sortes de recommandations.

Elle lui disait comment il faut faire pour tenir la maison propre ; puis elle ajoutait : "Tu sais soigner ton petit frère et ta petite sœur ; il faut apprendre à soigner ton père ; car lui, ne se soignerait pas, pendant que je suis malade, occupe-toi de lui comme je fais, quand je suis en bonne santé. Porte-lui son déjeuner le matin ; reste avec lui un moment pour qu'il se repose. Sois caressante pour lui. Mets tes deux bras autour de son cou. Essuie son front qui est toujours en sueur ; car il travaille trop, ton père, pour nourrir sa femme et ses enfants."

"Le dimanche, tu prépareras sa casquette neuve, son linge blanc, ses habits de drap : tout cela est dans la grande armoire ; il faut bien soigner la toilette du dimanche, car elle coûte cher, et nous ne sommes pas riches."

"Tu entends bien, mon enfant ; tu es grande, maintenant ; tu as quatorze ans ! Tu es presque une femme. Tu peux me remplacer auprès de ton père et des enfants."

Marie comprenait bien ce que sa mère voulait dire ; elle faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer devant elle ; mais dès qu'elle était seule, ses larmes coulaient avec abondance sur ses joues.